

Témoigner.

Universelle fragilité

Que sortira-t-il de l'épreuve que nous venons de vivre avec la pandémie de Covid-19? Au Collège des Bernardins, le 23 juin, le pasteur François Clavairol, présent pour un débat avec les représentants des cultes en France, a mis en garde contre les prédictions trop optimistes. « Est-ce qu'un malheur mondialisé va produire une intelligence collective commune? Je n'en suis pas certain », a-t-il dit. Cependant, c'est à la deuxième partie de sa phrase qu'il faut prêter attention. « En revanche, là où la religion peut être décisive, a-t-il poursuivi, c'est dans l'expérience que nous avons faite de la vacuité et de la fragilité de nos existences. C'est là qu'interviennent l'espérance, la volonté de choisir positivement la vie contre la mort, dans l'épreuve. »

Dans cette perspective, La Croix a interrogé des représentants de diverses confessions, eux-mêmes confrontés dans leur chair à la maladie. Plusieurs ont refusé, en particulier chez les catholiques, soucieux sans doute de ne pas se mettre en lumière alors que le virus a touché aveuglément des hommes et des femmes de toutes conditions, de toutes convictions. D'autres ont accepté de raconter ce qu'ils avaient enduré, au plus près de leur souffrance et de leurs émotions. Aucun ne cherche à se donner en exemple, et c'est en cela que leurs témoignages, souvent poignants, touchent à une expérience universelle: la fragilité conduit à une forme de vérité. Aucun n'absolutise cette souffrance dont ils auraient volontiers fait l'économie. Au plus fort de la tempête, tous ont cherché dans leur foi les ressources intérieures pour l'affronter. « J'avais la sensation de m'accrocher à un roc, je me faisais toute petite au milieu des torrents comme la maison bâtie sur la pierre dans l'Évangile de saint Matthieu, et j'ai pu traverser cette épreuve dans la paix » résume magnifiquement sœur Anne-Élisabeth.

Bruno Bouvet

Le coronavirus, une épreuve aussi spirituelle

Un pasteur, une religieuse, un imam et un rabbin racontent à « La Croix » comment ils se sont appuyés sur leur foi pour traverser la maladie.



La cathédrale Saint-Georges à Nakhabino (Russie). Mikhail Tereshchenko/Tass/Sipa

« Les textes bibliques sont devenus une vérité incarnée »



Christian Blanc,
pasteur
pentecôtiste
et président
du Conseil
National des
Évangéliques
de France
(CNEF)

Corinne Simon/Circ

« J'ai contracté le virus mi-mars, sans savoir ce qui a pu être à l'origine de ma contamination. Peu avant, je m'étais rendu plusieurs fois à Paris, en empruntant divers transports en commun : le train, l'avion... Quand j'ai commencé à ressentir les premiers symptômes – toux sèche, forte fièvre –, je me suis rapidement dit que c'était le Covid-19, et que je devais rester confiné chez moi. Je pensais alors que cela allait passer, comme une grippe. Mais comme je suis asthmatique, la situation s'est aggravée, et je me suis retrouvé en détresse respiratoire. J'ai alors dû partir au Centre hospitalier intercommunal de l'Ariège (Chiva).

Trois jours après mon entrée dans l'établissement, j'ai été placé en coma artificiel et intubé. Cela a duré deux semaines, durant lesquelles j'ai inconsciemment vécu des épisodes compliqués ; mes reins se sont bloqués, mon cœur a posé problème, mes poumons ont souffert d'une pneumopathie sévère... Un soir, le médecin du service de réanimation a appelé ma femme : « si on vous téléphone dans la nuit, c'est que ce sera terminé ». Le lendemain, pourtant, tout s'est remis en marche. Cela a pu paraître incompréhensible, mais j'ai commencé à entrer dans une phase, progressive, de rétablissement.

Quand je me suis réveillé, j'ai mesuré les dégâts. J'étais extrêmement faible, je n'arrivais plus à déglutir... Sans savoir si j'allais m'en remettre, je me suis mis à prier comme cela : « mon Dieu, tu es souverain, et moi je suis fragile. Qu'importe le sort qui me sera réservé, je m'abandonne à ta souveraineté bienveillante ». Quel sens donner à cette épreuve? Bien sûr, je n'ai pas recherché cette

Suite page 12. ●●●

Témoigner/Le coronavirus, une épreuve aussi spirituelle

«Après ce combat de grande intensité, j'ai pu apprécier une sorte d'ataraxie, d'absence de trouble, dont je goûte encore la portée aujourd'hui.»

●●● Suite de la page 11.

dernière. Mais sans réorienter mes approches théologiques, celle-ci m'a conforté dans ma conviction que Dieu est maître en toutes circonstances.

Pendant toute la maladie, ma foi m'a soutenu. Alors que je relis la Bible chaque année depuis 1974, je me suis appuyé sur des textes (Es 30 ; 15 ; Lamentations 3 ; 22-25...) évoquant les promesses de Dieu dans les épreuves, la consolation, l'espérance. J'avais prêché des quantités de fois dessus avant le coronavirus, mais j'ai soudainement eu l'impression qu'ils s'incarnaient physiquement, charnellement. Ils ne relevaient plus d'un registre intellectuel, cérébral : ils sont devenus une vérité incarnée. Aujourd'hui, je n'ai plus aucune séquelle du Covid-19 : j'ai repris mes activités pour le CNEF en télétravail, et j'ai recommencé, mi-juin, à prêcher.»

« Comme si Dieu m'offrait une nouvelle vie »



Sœur Anne-Elisabeth, prioire du Carmel du Pâquier (Suisse)

« Sur les 13 religieuses carmélites que compte notre monastère, 11 ont été malades du coronavirus. J'ai fait partie des premières à ressentir les symptômes et j'ai alors pris la décision, en tant que responsable de la communauté, de procéder à des tests de dépistage du virus. Tout a commencé, pour moi, par des symptômes légers comme le rhume, puis j'ai eu de très fortes fièvres, des problèmes de concentration, des palpitations et des maux de ventre. Je me déplaçais difficilement et tout ce que je mangeais avait le goût du sel. Nous avons été placées en quaran-

« J'ai finalement compris que le Christ ressuscitait pour nous sans avoir besoin de nos prières. »



Dans la chapelle de Los Marineros, à Séville (Espagne). Marcelo del Pozo/Reuters

taine et un bel esprit de solidarité s'est développé autour de notre communauté. Les deux sœurs qui n'étaient pas malades nous apportaient des repas avec de petites attentions, comme des fleurs, ou des mots. Les gens de l'extérieur nous aidaient à faire nos courses et nous disaient : « Maintenant, c'est notre tour de prier pour vous ». En tant que carmélites, nous ne nous sommes jamais autant senties en communion avec le monde que dans ces moments où les croyants priaient pour nous.

Un jour, lors de la visite quotidienne de la doctoresse, je me suis évanouie. J'ai alors été hospitalisée à l'hôpital cantonal de Fribourg, pendant la Semaine sainte, avec deux autres sœurs. Nous ne pouvions pas vivre la liturgie pascale ensemble, j'étais à bout de forces pour prier et je me demandais comment être en communion avec l'extérieur. J'ai finalement compris que le Christ ressuscitait pour nous sans avoir besoin de nos prières. Dans les moments

où la maladie était la plus intense, il était à l'intérieur de moi.

La première grande expérience spirituelle que j'ai vécue est arrivée avant mon hospitalisation. J'ai connu de très fortes poussées de fièvre pendant toute une nuit où je n'ai pas pu dormir, c'était comme si une tempête s'abattait sur moi. J'étais mouillée de sueur mais aussi ébranlée en mon for intérieur. J'avais la sensation de m'accrocher à un roc, je me faisais toute petite au milieu des torrents comme la maison bâtie sur la pierre dans l'Évangile de saint Matthieu, et j'ai pu traverser cette épreuve dans la paix.

Puis je suis entrée à l'hôpital, et j'ai vécu trois jours et trois nuits d'angoisse inimaginables. C'était comme si ma vie était suspendue à un fil, la mort rôdait autour de moi alors que je sentais que j'avais encore tellement de choses à accomplir. C'est là que j'ai compris à quel point il était éprouvant de donner sa confiance à Dieu. S'attacher vraiment, jusqu'à la mort,

c'est presque inhumain. Après une telle épreuve, j'ai accédé à une conscience plus claire de ma propre vie : comme si Dieu m'offrait une nouvelle vie, dans un esprit de communion encore plus fort avec mes sœurs et le monde. »

« Ne pas être enterré en Mauritanie était pour moi inenvisageable »



Abdou-rahmane Dramé, imam de la grande mosquée de Pantin (Seine-Saint-Denis)

« Mes symptômes se sont déclarés vers le 20 mars. Plus que la fatigue ou la fièvre, le plus pénible était la toux, qui me tenait ●●●

repères

L'épreuve dans les monothéismes

La notion d'épreuve (de l'ancien français *esprove*, littéralement « action d'éprouver, de vérifier quelque chose ») est centrale dans les trois monothéismes et dans leurs livres saints.

À travers les épreuves que Dieu permet, l'homme de foi apprise sa condition et sa vocation, en trouvant en lui-même des ressources et en s'abandonnant à Dieu. L'épreuve est une opportunité propice pour grandir en humanité et dans la confiance en son créateur.

Chez les patriarches bibliques, les épreuves surmontées donnent lieu à des renouveaux et des bénédictions (Noé, Job...).

dis-moi en
quoi tu croisPar Agnès
CharlemagneFormatrice à la méthode
d'éveil spirituel «T'es où?» (1)

Source : A. Charlemagne

Prochain dossier :

Pourquoi a-t-on besoin de l'Eucharistie ?

●●● éveillé la nuit et alarmait mes enfants. Ayant eu une tumeur à l'estomac il y a quelques années, j'avais déjà fait l'expérience de la maladie et de la perspective de la mort, mais cette fois-ci, le climat d'angoisse autour de moi changeait la donne.

Courant avril, mon cousin du même âge que moi, qui vivait dans une cité voisine et que je considérais comme mon frère, est mort du coronavirus, trois jours après avoir été hospitalisé à Bobigny. Cela a été un coup dur pour moi, qui n'ai pas pu voir son corps ni me rendre à ses obsèques. Je me suis dit alors : « Je peux mourir aussi », et cela m'angoissait. Pas par peur de la mort elle-même – étant croyant, je sais que tout est dans la main d'Allah, et aussi que les morts d'une épidémie ont le statut enviable de martyrs –, mais plutôt pour ce que je devrais laisser derrière moi (mes enfants, les fidèles de ma mosquée, etc.).

En plus, les liaisons aériennes étant suspendues, je n'aurais pas pu être enterré en Mauritanie, mon pays d'origine, et cela me semblait inimaginable. La pensée de l'Afrique m'a d'ailleurs beaucoup travaillé pendant ma maladie : là-bas, on manque de tout, et cela aurait pu être catastrophique si le virus s'y était propagé. Quand le Ramadan a commencé le

24 avril, j'étais quasiment guéri mais, encore convalescent, je n'ai pas jeûné. Je dirigeais quand même toutes les prières chez moi, jusqu'à deux heures du matin... C'était fatigant, mais je tenais à le faire, pour montrer l'exemple à l'un de mes fils qui envisage de devenir imam. Ne jeûnant pas, je donnais un peu d'argent à des nécessiteux de mon quartier, qui venaient à la mosquée pour la distribution alimentaire.

Même si je me suis senti tourmenté et anxieux pendant cette période de maladie, je gardais espoir au fond de moi : Allah m'avait déjà sauvé de ma tumeur, peut-être le ferait-il encore une fois...

«Un combat
intérieur effréné»Nissim
Sultan,
rabbin
orthodoxe
à Bordeaux
(Gironde)

Michel Battaglia

« Je suis tombé
malade mi-
mars, je ne sais

où, ni comment. Le dimanche 14 au soir, la fièvre a commencé à monter. S'en sont suivis 12 jours de fiébrilité intense. Ma fatigue était

telle que j'avais des difficultés à me nourrir, à boire, et par-dessus tout, à respirer. Les informations sur la maladie arrivaient au compte-gouttes... A commencé alors autour de moi un long emballement de terribles nouvelles : tel proche qui tombe malade, tel ami intubé, les tragédies de familles que nous connaissons bien...

Je ne me suis pas attardé sur la question « pourquoi moi ? » J'ai d'abord accepté la part de possible contingence que contenait cette épreuve, sans y chercher une causalité divine personnelle, me laissant porter par les prières de tous les miens, peu en capacité d'investir les miennes comme je l'aurais voulu. Pour autant, dès les premières minutes, le combat a commencé. La maladie a donné lieu en moi à un affrontement intérieur effréné, rythmé par le surgissement de grandes angoisses. J'alternais, fiévreux, entre la lutte et le lâcher prise.

Ainsi, j'ai vécu intensément deux épisodes bibliques, qui m'habitent depuis toujours et qui se sont réactivés en moi. D'abord le combat entre Jacob et l'Ange (Genèse 32, 25-29). Comme lui, j'ai vécu un corps à corps solitaire avec chacune de mes angoisses. Il m'a fallu 12 jours, 12 nuits pour affronter et déconstruire méthodiquement, une par une, ces an-

goisses sociales, professionnelles qui me rongeaient. Comme Jacob, j'en suis ressorti victorieux, boiteux, béni.

Ma deuxième expérience biblique s'est déroulée quand j'étais au plus mal physiquement. C'est celle du prophète Jonas qui lâche prise avant d'être avalé par le poisson (Jonas 2.1-11). Il est en train de se noyer et se laisse aller au monde d'après : « L'eau m'a couvert jusqu'à m'enlever la vie. L'abîme m'a enveloppé (...) mais tu m'as fait remonter vivant du gouffre, Éternel, mon Dieu ». C'est ce lâcher prise total auquel je me suis rendu, quand j'ai eu la sensation d'être emporté.

« Il m'a fallu
12 jours, 12 nuits
pour affronter
et déconstruire
méthodiquement,
une par une,
ces angoisses
sociales,
professionnelles
qui me rongeaient. »

Les fruits spirituels de cette épreuve ? Je manque encore de recul. Mais ce que je sais déjà, c'est que j'en suis sorti l'esprit apaisé comme rarement. Après ce combat de grande intensité, j'ai pu apprécier une sorte d'ataraxie, d'absence de trouble, dont je goûte encore la portée aujourd'hui.

Je crois avoir passé un stade de maturité, et être davantage l'homme que je voudrais être. Je ne suis plus en lutte avec les autres : ces angoisses qui naissent de la vie sociale, je crois qu'elles ne peuvent plus me submerger. Je gère différemment l'animosité, la jalousie. Car au fond, c'est aussi mon rapport au temps qui a changé, je suis moins dans l'immédiateté. Mon étude a plus de profondeur, ma prière aussi. Mon corps est encore affaibli, je suis plus humble dans mes performances. Et je me dis : qu'est-ce que j'avais à courir comme ça ? »

Recueilli par Malo Tresca,
Caroline Celle, Mélinée Le Priol
et Héloïse de Neuville

Messe le 8 mai à l'Hôtel-Dieu, à Paris, pour les soignants et les malades du Covid-19. HO/AFP

Tous liés en Un

Une catéchète raconte que, dans l'un de ses groupes, elle se délecte de retrouver un certain Tim – son petit théologien. « Ah bon, Jésus c'est Dieu ? Et l'Esprit Saint, c'est Dieu aussi ? Mais pourquoi avec le signe de croix, on dit pas : Au nom de Dieu, de Dieu et de Dieu ? », dit Tim. Tous ceux à qui je relate cette histoire, croyants ou non, éclatent de rire. Quelle joie quand un enfant dévoile une notion dans un exercice de haute voltige. Les autres repèrent aussitôt l'ampleur de la torsion. Ils lèvent le nez et tracent des yeux un rapide aller-retour entre l'enfant et l'adulte, comme pour évaluer le sens qu'elle sous-tend. Selon la réaction de l'adulte, chaque enfant s'empare de la trouvaille et la reformule. « Alors on se trompe quand on dit trois personnes et c'est pour ça qu'on comprend rien ! », dit Rosy.

Les enfants sont joueurs par nature, et leur intelligence se déploie par le jeu. Si on leur en donne l'occasion, ils sautent et ils dansent en pensée et par parole. C'est sur cette dynamique que repose la méthode des ateliers. Le mot *puissance* en français est issu de la racine « dynamique » en grec. On comprend mieux pourquoi Jésus invite à exercer son âme d'enfant pour saisir le mystère du Royaume !

Tim a traduit la Trinité, et les enfants s'en rappelleront. Toute la difficulté pour nous, adultes, est d'accepter de nous laisser déplacer par le dialogue. Si nous savons à l'avance où nous voulons conduire un groupe, si nous avons « préparé » la rencontre, chaque digression nous écarte du but. Nous réprimons ce qui allait nous combler de grâce. Je ne prépare jamais un atelier : je me prépare. « Un cœur sec n'a jamais imbibé personne », a dit un jour une sœur en formation.

(1) Auteure de Je t'écoute. Petit guide pour transmettre la foi entre les générations, CRER-Bayard, 192 p., 14,90 €.